

Antoine
Compagnon
aimer
l'amour,
l'écrire

Bibliothèque nationale de France

Présidente
Laurence Engel

Directrice générale
Sylviane Tarsot-Gillery

Directeur des Collections
Denis Bruckmann

Directrice du département des Manuscrits
Isabelle le Masne de Chermont

Directeur de la Diffusion culturelle
Thierry Grillet

Directeur du département des Éditions
Benjamin Arranger

Délégué à la Communication
Marc Rassat

Chef du service de presse
Claudine Hermabessière

Déléguée au Mécénat
Kara Lennon Casanova

Direction éditoriale
Marie-Caroline Dufayet

Suivi éditorial
Pierrette Turlais

Correcteur
Jean-Fabien Duclos

L'Iconoclaste

Directrice générale
Sophie de Sivry

Suivi éditorial
Rachel Grunstein

Attachée de Presse
Audrey Siourd

Les notices des manuscrits ont été rédigées par les conservateurs du service des Manuscrits modernes et contemporains du département des Manuscrits de la Bibliothèque nationale de France :

Catherine Faivre d'Arcier (C.F.A.), conservateur
Guillaume Fau (G.F.), conservateur en chef
Marie-Odile Germain (M.O.G.), conservateur général honoraire
Laurence Le Bras (L.L.B.), conservateur
Michèle le Pavec (M.L.P.), conservateur général
Isabelle Mette (I.M.), conservateur
Anne Verdure-Mary (A.V.-M.), conservateur
Charles-Éloi Vial (Ch.-É.V.), conservateur
Olivier Wagner (O.W.), conservateur



Antoine Compagnon, professeur au Collège de France,
avec la collaboration d'Alexandre de Vitry

Antoine
Compagnon
aimer
l'amour,
l'écrire

Direction scientifique

Guillaume Fau, conservateur en chef
au département des Manuscrits
de la Bibliothèque nationale de France

Sommaire

7	Préface, Antoine Compagnon
17	Victor Hugo / Juliette Drouet, Correspondance
27	Gustave Flaubert, <i>L'Éducation sentimentale</i>
37	Charles Baudelaire, <i>Mon cœur mis à nu</i>
47	Arthur Rimbaud, <i>Les Déserts de l'amour</i>
55	Émile Zola, <i>Une page d'amour</i>
67	Joris-Karl Huysmans, <i>À Rebours</i>
77	Paul Valéry, <i>Cantabile</i>
85	Paul Claudel, <i>Partage de Midi</i>
95	Marcel Proust, <i>Un amour de Swann</i>
107	Guillaume Apollinaire, <i>Poèmes à Lou</i>
117	Raymond Radiguet, <i>Le Diable au corps</i>
125	Colette, <i>Le Blé en herbe</i>
133	André Gide, <i>Les Faux-monnayeurs</i>
139	Georges Bataille, <i>Histoire de l'œil</i>
145	Paul Eluard, <i>L'Amour la poésie</i>
153	Louis-Ferdinand Céline, <i>Voyage au bout de la nuit</i>
163	André Breton, <i>Les Vases communicants</i>
171	Pierre Jean Jouve, <i>Une seule femme endormie</i>
179	René Char, <i>Évadné</i>
187	Simone de Beauvoir / Jean-Paul Sartre, Correspondance
197	Louis Aragon, <i>Aurélien</i>
207	Jean Genet, <i>Journal du voleur</i>
215	Boris Vian, <i>L'Écume des jours</i>
223	Pierre Guyotat, <i>Éden, Éden, Éden</i>
231	Roland Barthes, <i>Fragments d'un discours amoureux</i>
239	Annie Ernaux / Marc Marie, <i>L'Usage de la photo</i>
247	Table des illustrations

Aimant l'amour

Les mots n'ont pas « la même couleur en passant une frontière », estimait Paul Morand. Ainsi, le mot *love* lui semblait plus « secret », plus magique, plus troublant que le mot *amour*. Pourquoi pas ? Peut-être parce qu'*amour* nous vient du latin et que nous avons appris à conjuguer *amare* depuis notre plus jeune âge, à toutes les personnes, *amo, amas, amat, amamus, amatis, amant*, et à tous les temps, *amabam, amabo, amavi...* Nous n'y voyons plus de mystère, de profondeur, d'infini, tandis que *love*, venu du vieil anglais, du haut allemand, et plus loin du sanscrit, contiendrait forcément du désir et de la pulsion, ce que l'on appelle très exactement de la *libido*. *Amour*, en somme, serait trop châtié.

Paul Morand faisait comme si *amour* et *love* se distinguaient à la manière de la raison et de la passion, que l'amour privât la passion de ses ténèbres et de sa fougue, en fût pour ainsi dire un jardin à la française, aux allées régulières et pures, par contraste avec un parc à l'anglaise ou une forêt noire, plus sauvages, turbulents et débordés. L'amour, ce serait l'objet de la poésie courtoise, de la tragédie classique, du roman psychologique, de la conversation mondaine où l'on rivalise d'esprit pour frapper des maximes désabusées, tandis que le drame romantique et le roman gothique rivaliseraient d'enthousiasme et de fureur.

Amour ce serait en quelque sorte le drapeau de la *civilisation* française contre la *Kultur* germanique ou archaïque, le Sud contre le Nord, ou encore la mélodie de Duparc face au *lied* de Schumann. Comme s'il y avait quelque chose de naturel, d'instinctif, de primordial dans *love* ou *Liebe* qu'*amour* ignorerait, apprivoiserait ou sublimerait.

« L'amour n'est pas un sentiment, c'est un art »

Tout semble en effet indiquer que l'on n'aimerait pas autant si l'on n'avait pas appris l'amour dans les livres, dans les mots et les phrases de la littérature, le rythme de l'alexandrin, le style du roman : « Il y a des gens qui n'auraient jamais été amoureux s'ils n'avaient jamais entendu parler de l'amour », décrétait La Rochefoucauld dans une sentence trop souvent citée. Et c'est peut-être cette vérité-là, faisant de l'amour une fabrication, voire une fiction ou un beau mensonge, qui incitait Paul Morand, écrivain de la conquête amoureuse, grand séducteur devant l'éternel, à se méfier du mot *amour* et à vendre la mèche. « L'amour n'est pas un sentiment, c'est un art. » N'est-ce pas l'une des citations les plus répandues de cet écrivain ? Oui, *love* serait le nom de l'émotion, mais *amour* celui de l'art, de l'art d'aimer, art très français.

À l'orée d'une anthologie des plus belles pages d'amour conservées au département des Manuscrits de la Bibliothèque nationale de France, sans doute est-il loisible de partir de cette question : n'y a-t-il pas un lien essentiel entre l'amour et les lettres ? Puis de méditer sur les doutes que cette interrogation suscite aussitôt : aimerait-on moins sans la littérature ? Et les poètes aiment-ils mieux que les autres hommes et les autres femmes, les hommes et les femmes qui n'écrivent pas ? *L'Amour la poésie*, c'est le titre d'un saisissant recueil de Paul Eluard. Le poète y chante de concert l'amour et la poésie ; il appose, joint les deux termes, l'amour et la poésie, comme s'ils n'en faisaient qu'un seul et que l'un n'allât jamais sans l'autre, qu'ils fussent soudés, inséparables : pas d'amour sans la poésie ni de poésie sans l'amour.

Bien sûr – Roland Barthes le rappelait volontiers –, l'affinité de l'amour et de la littérature, jusqu'à leur identité, n'est jamais qu'un « thème bien connu de la littérature amoureuse », presque un cliché « depuis que Dante fit dépendre la passion de Paolo et de Francesca de celle de Lancelot et de Guenièvre ». Au départ, ou au cœur de la littérature de l'amour, plus emblématique encore que le couple de Daphnis et Chloé, d'Héloïse et Abélard, de Tristan et Yseult, ou de

Roméo et Juliette, il y aurait Paolo et Francesca. Dante, accompagné de Virgile, les rencontre au chant V de *L'Enfer*, la première partie de la *Divine Comédie*. C'est Francesca qui narre leur infortune dans le second des neuf cercles de l'Enfer, celui des Luxurieux :

*Noi leggiavamo un giorno per diletto
di Lancialotto come amor lo strinse;
soli eravamo e senza alcun sospetto.
Per più fiate li occhi ci sospinse
quella lettura, e scolorocci il viso;
ma solo un punto fu quel che ci vinse.
Quando leggemmo il disiato riso
esser baciato da cotanto amante,
questi, che mai da me non fia diviso,
la bocca mi basciò tutto tremante.
Galeotto fu 'l libro e chi lo scrisse:
quel giorno più non vi leggemmo avante.*

Nous lisions un jour par agrément
de Lancelot, comment amour le prit :
nous étions seuls et sans aucun soupçon.

Plusieurs fois la lecture nous fit lever les yeux
et décolora nos visages ;
mais un seul point fut ce qui nous vainquit.

Lorsque nous vîmes le rire désiré
être baisé par tel amant,
celui-ci, qui jamais plus ne sera loin de moi,
me baisa la bouche tout tremblant.
Galehaut fut le livre et celui qui le fit ;
ce jour-là nous ne fûmes pas plus avant. (Trad. Jacqueline Risset.)

C'est en lisant ensemble *Lancelot du lac*, le roman du XIII^e siècle, que Paolo et Francesca connurent l'amour. Un livre fut leur initiateur, comme Galehaut s'était entremis pour que son ami Lancelot, le preux chevalier, rencontrât la reine Guenièvre, l'épouse du roi Arthur. Ainsi naquirent leurs amours adultères, modèle de celles de Paolo Malatesta et de sa belle-sœur Francesca da Rimini, unis à jamais dans la mort sous les coups du mari trompé et du frère trahi : *Amor condusse noi ad una morte.*

La mort n'est jamais très loin de l'amour et de la poésie, celle de Paolo et Francesca, amants poétiques par excellence. Que serait un amour littéraire sans le dénouement de la mort ? Mort de Phèdre, mort de Manon, mort d'Emma, mort d'Albertine, la mort d'une femme toujours écrite par un homme. La mort est à l'horizon de l'amour poétique ; la conscience de la mort est la condition de l'amour véritable. Amour et mort sont aussi intriqués que « ces initiales de Philibert le Beau que dans l'église de Brou, à cause du regret qu'elle avait de lui, Marguerite d'Autriche entrelaça partout aux siennes ». C'est Proust qui le rappelait dans *Un amour de Swann*, pour marquer combien l'amour de Swann pour Odette n'aurait pu aller sans l'ombre de sa fin.

*Il n'y a pas d'amour qui ne soit à douleur
Il n'y a pas d'amour dont on ne soit meurtri
Il n'y a pas d'amour dont on ne soit flétri
Et pas plus que de toi l'amour de la patrie
Il n'y a pas d'amour qui ne vive de pleurs
Il n'y a pas d'amour heureux
Mais c'est notre amour à tous deux*

Peu de vers résumant mieux la collusion de l'amour, de la poésie et de la mort que ceux de Louis Aragon, inspirés de son amour pour Elsa durant la Seconde Guerre mondiale et familiers à nos oreilles par la voix de Georges Brassens.

Illusion, imaginaire, malentendu

Amour littéraire, amour fabriqué, destiné à la mort ? Pourtant, quelle variété des amours dans l'enfilade des manuscrits ici rassemblés ! Il serait hasardeux d'entreprendre de les classer, par exemple à la manière de Stendhal dans *De l'amour*. On irait de l'amour immédiat et fugitif, entrevu et à jamais inassouvi, jusqu'au long amour vainqueur de la durée. Comme disait André Malraux : « On ne connaît jamais un être, mais on cesse parfois de sentir

qu'on l'ignore.» Ces deux amours-là semblent aussi antithétiques que Hugo et Baudelaire, frères ennemis de la poésie française. Le cadet incarne l'amour moderne, anonyme, décevant, depuis qu'il créa le mythe de la « Passante » :

Ne te verrai-je plus que dans l'éternité ?
Ailleurs, bien loin d'ici ! trop tard ! jamais peut-être !

L'être aimé n'y est pour rien, ou presque rien, dans le désir qu'il inspire, et l'amour figure l'extrémité de l'illusion, de l'imaginaire et du malentendu, durement dénoncés dans *Mon cœur mis à nu*. Alors que les amours de Victor Hugo et de Juliette Drouet, ouvrant les pages qui suivent, donnent, malgré les crises, malgré l'âge venant et la mort approchant, le sentiment d'une confiance et d'une intimité journalièrement renouvelées.

Nul n'y fut plus sensible qu'André Breton, qui célébra *L'Amour fou*. Dans l'« Avant-dire » de *Nadja*, à la fin de sa vie, il symbolise cet amour pacifié dans une superbe image :

Hugo, vers la fin de sa vie, refaisant avec Juliette Drouet pour la millième fois la même promenade et n'interrompant sa méditation silencieuse qu'au passage de leur voiture devant une propriété à laquelle donnaient accès deux portes, une grande, une petite, pour désigner à Juliette la grande : « Porte cavalière, Madame » et l'entendre, elle, montrant la petite, répondre : « Porte piétonne, Monsieur » ; puis, un peu plus loin, devant deux arbres entrelaçant leurs branches, reprendre : « Philémon et Baucis », sachant qu'à cela Juliette ne répondrait pas.

Le pape du surréalisme ne peut cacher son sentimentalisme devant le comblement de cet amour complice : « Et que nous ferait tout le génie du monde s'il n'admettait près de lui cette adorable correction qui est celle de l'amour, et tient toute dans la réplique de Juliette ? »

Rite et rythme qui sont ceux de l'amour, et aussi ceux de l'amour de l'amour amplifiant ici l'amour – *Amor, ch'a nullo amato amar perdona* –, quand les deux êtres s'aiment, ou s'aiment mieux, d'aimer, et même si saint Augustin voyait l'amour de l'amour, au fond de l'amour de toute créature, comme la preuve même de

l'inauthenticité de l'amour humain. Au livre III des *Confessions*, il rappelait sa jeunesse corrompue, quand, écrivait-il, il était « non encore amoureux et amoureux d'aimer » : « Je cherchais, amoureux d'aimer, un objet d'amour », car « aimer et être aimé m'agréaient davantage » (« *nondum amabam, et amare amabam [...] quaerebam quid amarem, amans amare, [...] amare et amari dulce mihi erat* »).

Ce serait cet amour-là, faux amour de l'autre, amour mensonger, que tant de romans, peut-être la plupart des romans, illustrent, comme *L'Éducation sentimentale* ou *À la recherche du temps perdu*, conduisant inmanquablement leurs héros à la déception et à la nostalgie. Aimer l'amour, non aimer l'autre, c'est l'histoire de Swann qui, une fois sorti de l'illusion, s'écriera : « Dire que j'ai gâché des années de ma vie, que j'ai voulu mourir, que j'ai eu mon plus grand amour, pour une femme qui ne me plaisait pas, qui n'était pas mon genre ! »

On effleure ici l'un des tout grands thèmes de la littérature : l'amour est plus beau par l'imagination que dans la réalité ; il est plus exaltant en l'absence de l'être aimé, ou de l'être que l'on se figure aimer ; les désirs et les souvenirs sont préférables à la présence réelle de l'objet d'amour. C'est l'un des aspects les plus ironiques de l'amour dans le roman, si souvent observé qu'il en est devenu un lieu commun : l'autre est plus pleinement aimé en son absence. Au livre III des *Confessions*, Rousseau disait de Madame de Warens : « Je ne sentais toute la force de mon attachement pour elle que quand je ne la voyais pas. » Madame Bovary éprouve le même sentiment, préférant imaginer Léon que l'avoir auprès d'elle, préférant se retrouver seule pour penser à lui : « Elle recherchait la solitude, afin de pouvoir plus à l'aise se délecter en son image. La vue de sa personne troublait la volupté de cette méditation. » L'amour est plus vif quand l'objet aimé n'est pas là ; on n'écrit pas à l'être aimé, mais à l'idée que l'on a de lui et qui, dirait Proust, ne coïncide jamais avec lui.

C'est encore l'un des leitmotifs des *Fragments d'un discours amoureux* de Roland Barthes. Lui aussi, à sa manière qui n'est pas

celle de Paul Morand, distingue deux amours, et fait de l'amoureux français, du moins celui des livres, un être plus cérébral que l'amoureux allemand : « de Racine à Proust », ou de Phèdre à Swann, juge-t-il, l'amoureux « de la littérature française » est caractérisé comme « le paranoïaque, le jaloux », tandis qu'un autre amoureux, « qui n'existe pas bien dans la littérature française mais qui a été admirablement mis en scène par le romantisme allemand et notamment dans les *lieder* de Schubert et Schumann », correspond à « un type amoureux qui n'est pas centré sur la jalousie ». La distinction n'est pas sans rappeler celle de l'amour de tête et de l'amour de cœur dans *Le Rouge et le Noir*, celui de Mathilde pour Julien et celui de madame de Rênal. Certes, « la jalousie n'est pas exclue de cet amour-passion, poursuit Barthes, mais c'est un sentiment amoureux qui est beaucoup plus effusif, qui vise à un comblement », en somme un amour dont « la figure essentielle est la Mère ». Depuis l'âge classique, la littérature française, marquée par le jansénisme des moralistes, a fait de l'amour une illusion subjective et un mensonge à soi-même (Stendhal repérait encore l'amour de vanité), tandis qu'une autre littérature (Werther occupe une grande place dans le livre de Barthes) privilégie la demande persistante de l'amour maternel et le plaisir de la fusion.

Ainsi, dans *À la recherche du temps perdu*, les allusions aux moralistes sont nombreuses, par exemple à La Bruyère : « Les hommes souvent veulent aimer et ne sauraient y réussir, ils cherchent leur défaite sans pouvoir la rencontrer, et, si j'ose ainsi parler, ils sont contraints de demeurer libres. » D'où le baron de Charlus tire cette leçon : « L'important dans la vie n'est pas ce qu'on aime, c'est d'aimer », maxime blasée ou blessée, revenue de l'amour.

Suivant la théorie du désir mimétique exposée par René Girard, aimer quelqu'un, c'est être amoureux de l'amour qu'on lui porte. L'amour, de Racine à Proust et ailleurs, est essentiellement insincère, l'autre n'existant pour nous qu'en tant que nous le désirons. C'est donc nous-même que nous aimons à travers l'autre. Madame Bovary n'aime pas Rodolphe, mais elle imite les romans sentimentaux qu'elle

a lus en pension ; Swann n'aime pas Odette, mais l'image qu'il a d'elle, sa ressemblance avec une silhouette de Botticelli.

Sans doute y a-t-il des amours heureux dans le monde réel (la moitié des mariages, dit-on, se terminent mal, mais sans préciser quelle moitié). Toutefois, même sans atteindre le cynisme d'un Céline, c'est rarement le cas dans les livres. Est-ce parce que, selon le mot fameux de Gide, « On ne fait pas de bonne littérature avec des bons sentiments », ou, sur le modèle de la première phrase d'*Anna Karénine*, « Tous les amours heureux se ressemblent ; mais les amours malheureux le sont chacun à leur façon » ?

Amour de cœur, amour de soi

Ainsi – c'est encore un paradoxe de la littérature –, on y apprendrait à aimer, c'est-à-dire à s'aimer soi-même amoureux. Comment y échapper ? Peut-être en sortant du tourniquet de l'amour de tête et de l'amour de cœur comme variantes de l'amour de soi. Plusieurs des pages retenues par la suite se sauvent du mensonge de l'amour en empruntant les voies du libertinage ou de l'érotisme, belle tradition là aussi dans la littérature française, ici illustrée par Georges Bataille ou Simone de Beauvoir, sans pourtant que la mort soit plus éloignée.

Pourtant, même chez Stendhal, démystificateur de l'amour et de la littérature sentimentale, l'amour véritable n'est pas interdit : hors de tout paraître, c'est celui de Julien, condamné à mort, pour madame de Rênal, ou celui de Fabrice, emprisonné, pour Clélia Conti, comme si l'on ne pouvait aimer vraiment que hors du monde, séparé de la vanité et du goût, dans une antichambre de la mort. Ici, l'amour de l'autre et l'amour de l'amour ne font plus qu'un, comme dans le poème de Verlaine, *Mon rêve familial* :

Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant
D'une femme inconnue, et que j'aime, et qui m'aime
Et qui n'est, chaque fois, ni tout à fait la même
Ni tout à fait une autre, et m'aime et me comprend.

Le rêve devient parfois réalité, et l'amour de Dante et Béatrice sera plus idéal que celui de Paolo et Francesca. À la souffrance proustienne qui assimile l'amour à la jalousie, à la volonté de possession de l'autre, ou au pessimisme flaubertien ou baudelairien qui fait de tout objet aimé une illusion fugitive ou une passante irréparable, il serait tentant d'opposer les quelques précieux moments des amours stendhaliennes, retrouvés dans la poésie d'Eluard, de Pierre Jean Jouve ou de René Char.

C'est *La Dame de carreau* d'un poème d'Eluard, créature qui fut l'inspiratrice de la poésie surréaliste avide de l'amour en miroir. Aimer, être aimé, aimer l'amour : ici c'est tout un. « Aimant l'amour. En vérité la lumière m'éblouit. » Toutes les femmes figurent le même amour, l'amour fou :

Et c'est toujours le même aveu, la même jeunesse,
les mêmes yeux purs, le même geste ingénu de ses bras
autour de mon cou, la même caresse, la même révélation.

Mais ce n'est jamais la même femme.

Les cartes ont dit que je la rencontrerai dans la vie,
mais sans la reconnaître.

Aimant l'amour.

Oui, malgré Augustin, on peut aimer l'amour et aimer tout court, comme le prouvent les plus beaux manuscrits d'amour de la Bibliothèque nationale de France; on n'écrirait pas sans cela, et d'abord sans l'amour de la langue, cette langue où *amour* n'a, malgré Paul Morand, rien à envier à *love* et n'est pas moins merveilleux.

Antoine Compagnon